

dans certains rayonnements, dans certains tubules, puis nous ne l'y trouvons plus, puis nous l'y retrouvons encore; nous pouvons donc bien en conclure que, par quelque procédé qu'elle soit présente en ces organes clos, puisqu'elle en peut sortir sans les altérer, elle y pourra rentrer de même.

M. le Président annonce une nouvelle présentation et fait part à la Société de la mort bien regrettable de deux de ses membres, M. Ferd. Lebeuf, pharmacien à Bayonne, et M. Gallicher (de Paris).

Il annonce ensuite la perte profondément douloureuse que la science vient de faire dans la personne de M. le docteur Léveillé, décédé à Paris, le 3 février.

Lecture est donnée des discours prononcés, le 5 de ce mois, aux funérailles de l'illustre mycologue par MM. Decaisne et Cordier :

DISCOURS DE M. DECAISNE.

Messieurs,

Les sciences n'échappent pas à la loi commune de l'humanité; elles ont aussi leurs époques de crise et de défaillance. La Botanique surtout éprouve en France, depuis quelques années, de cruels revers. La mort prématurée de maîtres illustres enlevés dans la plénitude de leur génie, la dispersion de collections précieuses qui paraissaient pour toujours léguées à notre pays, lui font essuyer, à des intervalles rapprochés, des pertes irréparables. Le deuil qui nous réunit aujourd'hui vient s'ajouter à ces tristes vicissitudes; nous voyons disparaître un des vétérans de la science, auteur ingénieux et honoré de publications qui ont imprimé à la mycologie une puissante et durable impulsion, et le regret de cette mort ne sera pas moins douloureusement senti par la génération qui s'élève que par les contemporains de celui dont nous allons nous séparer.

Toutefois, Messieurs, ce n'est pas seulement au nom de la science, c'est surtout au nom de l'amitié que je viens apporter sur cette tombe un dernier tribut de regret et de reconnaissance; nous sommes tous ici, à des degrés divers, les obligés et les débiteurs de M. Léveillé; quelques-uns marchant à ses côtés dans sa trop courte carrière, ont vu s'étendre sur eux, à travers les incidents de la vie, sa sollicitude et son affection; ils ont eu le bonheur de serrer sa main jusqu'au dernier jour, et la mort, en nous l'enlevant, a rompu des relations tout à la fois sympathiques et intellectuelles.

Mais, outre l'enseignement substantiel, puisé dans ses entretiens, et les témoignages de bienveillance qu'il prodiguait à tous les amis de la Botanique, nous lui devons encore le noble et pur exemple d'une probité scientifique à toute épreuve, et d'une vie modeste, vouée tout entière à l'étude approfondie des plus difficiles questions de la science des végétaux.

Ses conseils, dictés par un sens droit, n'étaient pas seulement lumineux; il portait dans son langage une simplicité, un accent d'indulgence, mêlé de finesse, très-propre à lui concilier l'affection de ses jeunes auditeurs; ce qui les charmait surtout en lui, à un âge encore trop éloigné de la tolérance que donnent plus tard les déceptions de la vie, c'est qu'il ne séparait jamais de l'amour de la science le culte de la justice; étranger à tout sentiment de rivalité ou d'envie, son cœur était resté jeune et généreux. Voilà ce qui nous le faisait aimer: qui avait pu le connaître, en effet, sans se sentir gagner par cette bonté parfaite et inaltérable qu'il a conservée dans les rudes épreuves de la vie? M. Léveillé, si élevé par le cœur, d'un esprit si pénétrant et si sagace dans le jugement des choses de la science, avait pour tout le reste la naïveté d'un enfant. Exempt d'ambition, et surtout dépourvu de savoir-faire, il n'a su recueillir ici-bas la récompense de ses travaux que dans le témoignage de l'estime publique.

Je ne veux pas, Messieurs, dans ce lieu consacré au recueillement et qui nous rappelle le néant des gloires humaines, m'étendre sur les écrits de M. Léveillé; mais je ne puis passer sous silence ceux qui lui ont assigné un rang élevé parmi les botanistes. Pour montrer comment il sut, au début de sa carrière scientifique, se frayer une route nouvelle, il me suffira de rappeler l'éclat inattendu que produisit parmi nous son mémoire sur l'*hymenium* des Champignons, point de départ des travaux qui honorent le plus aujourd'hui la mycologie française: je dois citer aussi son travail sur les Urédinées, dans lequel il démontra que ces organismes inférieurs ne résultent pas, comme on le supposait alors, de la transformation des tissus, ou de l'altération des matières constitutives des plantes qui les nourrissent, mais doivent être reconnus comme des végétaux parfaitement définis; enfin je mentionnerai ses curieuses recherches sur les *Sclérotés* qui montrent la même originalité dans les aperçus, la même sûreté de méthode, la même prudence d'investigation, la même réserve d'hypothèses. On y reconnaît l'influence de ceux qui furent ses premiers maîtres dans l'art d'observer; et de même que, dans le cours de ses études médicales, il avait suivi les traces des Boyer, des Dupuytren, des Lerminier, il suivit celles des Jussieu, des L.-C. Richard, des Persoon dans ses travaux botaniques.

En même temps qu'il jetait ainsi une lumière toute nouvelle sur la structure anatomique des Champignons, il nous faisait connaître avec un soin particulier les Espèces exotiques conservées dans les Musées de la France et de la Hollande; travail analytique minutieux, facile en apparence, mais exigeant l'homme tout entier, et malheureusement trop négligé de nos jours: M. Léveillé y attachait une haute importance, sachant bien qu'il faut sans cesse revenir à la connaissance spécifique des Êtres qui nous environnent, quand on veut appuyer l'histoire naturelle sur une base solide et saisir dans son ensemble l'infinie grandeur de la création.

Mais, si son excessive modestie a empêché M. Léveillé de recevoir la récom-

pense honorifique de sa vie de travail, il a reconnu que le vrai bonheur peut se trouver dans les pures jouissances de l'esprit et dans les émotions nobles qu'elles procurent. Jamais la nouvelle d'une belle découverte scientifique ne l'a laissé indifférent : aussi, quelles que fussent ses occupations, quels que fussent ses soucis comme médecin, on le trouvait toujours libre et exclusivement disponible au service de la science. Il livrait alors à tout naturaliste studieux ses précieuses collections et les trésors encore plus précieux de son érudition et de son expérience. Jamais peut-être personne n'a concilié plus libéralement une science profonde avec une généreuse expansion.

Mais les hommes ne sont pas toujours rangés ici-bas selon leur vrai mérite ; il règne, et il doit régner, dans le conflit des passions humaines, une inégalité qui n'est pas justifiée par les seules considérations de la science et de la vertu. Cette confusion nous accompagne jusqu'au bord de la tombe, car, même dans ces funèbres enceintes, la pompe la plus solennelle et les plus grands honneurs sont rarement accordés au plus digne, et cependant lorsque de semblables cérémonies s'achèvent, nous sentons tous instinctivement que l'heure est venue où la vérité se fait jour, où la justice prononce ; et, en même temps que Dieu reçoit ses élus, la conscience humaine reconnaît les siens. Cette conviction consolante nous fait espérer que le nom de M. Lèveillé ne périra pas, et que la Science l'inscrira à côté de ceux de ses maîtres. La valeur de ses découvertes, le nombre de ses travaux, ne permettent pas d'en douter, et je pourrais m'en porter garant, devant cette tombe, en comptant les jeunes savants qu'il a formés et qui marchent d'un pas assuré dans la carrière qu'il leur a généreusement ouverte.

DISCOURS DE **M. le docteur CORDIER.**

Messieurs,

La science vient de perdre un homme d'un grand savoir et d'une modestie des plus rares. Le bon, l'excellent Lèveillé, est mort, le 3 de ce mois, à l'âge de soixante-treize ans.

Né le 28 mai 1796, à Crux-la-Ville (Nièvre), de parents jouissant d'une certaine aisance, mais demeurés villageois, le jeune Jean Lèveillé fut élevé avec toute la rusticité des autres enfants du village. Il dut à cette éducation primitive la forte constitution dont il était doué, mais aussi cet extérieur simple d'homme des champs qu'il garda toute sa vie.

Ses études classiques terminées, ses parents l'engagèrent vivement à se livrer aux études médicales. Il avait un oncle à Paris, médecin instruit et jouissant d'une certaine réputation ; ses parents pensaient qu'avec l'appui de cet oncle, leur fils pourrait aussi devenir un praticien distingué et acquérir de la fortune.